

# *Jaufré*

roman occitan du XII<sup>e</sup> siècle

## Introduction

*Jaufré*, roman occitan du XII<sup>e</sup> siècle, appartient au cycle des romans arthuriens qui racontent les aventures des chevaliers de la Table Ronde, autour du roi Arthur. Tout ce que l'on aime dans les romans courtois se trouve à la perfection dans *Jaufré : l'aventure et l'amour*, ou plutôt une manière unique de relier la richesse narrative et l'analyse des sentiments, le merveilleux, les motifs d'époque dans la description et dans la peinture sociale. Mais, plus que tout, ce qui fait le bonheur et l'actualité de la lecture c'est l'ironie souveraine, parfois allant jusqu'à la cocasserie ou au burlesque, qui naît de la distance complice que le narrateur entretient avec son héros, le preux Jaufré.

Jaufré, armé chevalier au début du roman, doit faire ses preuves. Il a une mission principale : vaincre le terrible Taulat qui a défié le roi en venant tuer sous son nez, à la cour de Cardeuil, un de ses chevaliers. Mais l'accomplissement de cette mission rencontre de nombreux obstacles, qui sont autant de 'travaux' secondaires. Le chevalier est un redresseur de torts : il ne doit négliger de réparer aucune des injustices qui se présentent à lui et s'il le fait, il en est puni (épisode de la fontaine). Car ce personnage de preux est humain : pur mais parfois trahi par l'orgueil, naïf, désarmé devant le surnaturel et surtout devant l'amour, ce qui le rend attachant. Il ressemble par bien des côtés à Perceval.

La datation du roman de *Jaufré*, dédié au roi-troubadour Alphonse II d'Aragon, n'est pas fixée avec précision. Selon Rita Lejeune, il serait contemporain des romans de Chrétien de Troyes, voire antérieur, étant donné l'archaïsme de certains motifs. Soit à la fin du XII<sup>e</sup> siècle. On ne connaît pas non plus le nom de son auteur. Mais la langue, selon le romaniste Clovis Brunel, laisse penser que le poète était « de Catalogne ou du sud de l'ancien Languedoc ».

*Jaufré*, grand roman de chevalerie, a été beaucoup lu dans toute l'Europe, et particulièrement en Catalogne. Selon Ramon Montaner (XIV<sup>e</sup> siècle), le héros de ce roman n'était pas moins célèbre en Catalogne que Lancelot lui-même. De nombreuses éditions castillanes de *Jaufre*, connues de Cervantès, sont aussi attestées.

Nous ne donnons ici que quelques extraits de ce très long poème de 10956 vers, ayant choisi quelques épisodes dans la profusion des aventures de Jaufré. Nous nous adressons en particulier aux élèves de 5<sup>ème</sup> qui ont à leur programme de lettres et d'histoire le moyen-âge et la chevalerie. Mais pour rendre le texte médiéval accessible à tous, nous avons pris le parti de le transposer en occitan moderne, en donnant la traduction française. Nous avons utilisé l'édition et la traduction de René Lavaud et René Nelli dans *Les Troubadours*, Desclée de Brouwer, 1960. Nous remercions pour leur relecture Gérard Gouiran et Miquèla Stenta.

Claire Torreilles

## Jaufré à la cour du roi Arthur

*Le début du roman présente la cour d'Arthur, à Cardeuil. C'est la Pentecôte. La reine, le roi et ses chevaliers vont écouter la messe. Il y a là Gauvain, Lancelot, Tristan, Yvain, Erec, Perceval, Cligès et de nombreux autres. Quand vient l'heure d'aller manger, le roi dit qu'il ne se mettra pas à table avant que quelque aventure nouvelle ne lui soit arrivée. Puis il emmène la cour dans la forêt de Brocéliande et l'aventure se présente sous la forme d'une énorme bête cornue qui terrorise les paysans. Le roi prend la bête par les cornes mais ses mains restent collées. La bête va promener par tout le pays le roi pendu à ses cornes, sans que personne ne puisse le délivrer, avant de le libérer en se faisant connaître comme le chevalier-enchanteur de la cour. Tous retournent au palais.*

v.485-557

La cour était nombreuse, riche et bonne.  
Il y avait beaucoup de puissants seigneurs,  
des rois, des comtes, des ducs.  
Gauvain, le chanceux  
et Yvain le courtois  
amenèrent tranquillement la reine  
en la tenant chacun par un bras.  
Elle alla s'asseoir à côté du roi.  
Gauvain s'assit de l'autre côté,  
Yvain au cœur vaillant  
avait pris place auprès de la reine.  
Alors ils ont beaucoup plaisanté et ri  
du bon tour que l'enchanteur  
avait joué le jour même à leur seigneur.  
Et la reine Guillaumier,  
les barons, les chevaliers  
qui n'avaient pas quitté le palais,  
en entendant conter ce qui s'était passé  
furent bien déçus  
de n'avoir pas tout vu et entendu.  
Mais ils ont eux aussi bien ri et plaisanté.  
Puis le sénéchal Queu fit le service,  
sans vraie distinction, mais avec superbe,  
devant le roi, puis devant la reine  
à qui se soumet toute beauté  
Et alors il va s'asseoir  
car il a grande envie de manger  
On servit ensuite des bouillons  
qu'apportèrent des damoiseaux.  
Et jamais il ne manqua rien  
de ce qu'un puissant seigneur ait envie de manger :  
grues, outardes ou paons,  
cygnes, oies ou chapons,

## Jaufre a la cort del rei Artur

*La debuta del roman presenta la cort d'Artur a Carduèlh. Es la Pentacòsta, la reina, lo rei e sos cavalièrs van escotar la messa. Aquí son Galvain, Lancelot, Tristan, Yvan, Erec, Persaval, Clige e tantes mai. Quand ven l'ora de s'ataular, lo rei vòl pas que se mange abans que siá arribada una aventura extraordinària. Puèi mena la cort dins la forèst de Brocelianda, e l'aventura se presenta jos la forma d'una bèstia enòrma e banuda. Mas quand la pren per las banas, lo rei i demòra pegat e penjat, sens que degun lo pòsca desliurar. La bèstia passeja lo rei un brieu dins l'encontrada abans de lo liberar en se desvelant coma un cavalièr-encantaire plan conegut de la cort. Tòrnan totes al palais.*

v.485-557

Granda foguèt la cort e rica e bona.  
I aviá fòrça personas ricas,  
de reis, de comtes e de ducs.  
Sénher Gauvain l'astruc  
e sénher Ivan lo cortés  
en braceta la reina menèron,  
plan pausadament,  
s'assetar a costat del rei.  
De l'autre part Galvain se sieguèt ;  
alara Ivan, lo còr valent,  
prèp de la reina s'assetèt.  
Puèi riguèron, galegèron,  
de l'engana polida que l'encantaire  
faguèt, a queste jorn, a lor senhor.  
E la reina Guilalmièr<sup>1</sup>  
e los barons e cavalièrs  
qu'èran pas anats defòra,  
quand ausisson çò qu'arribèt,  
se senton plan escarnits  
de pas o aver tot vist e ausit,  
mas rison tanben e galejan.  
Puèi es Quec que fa lo servici  
sens gausiment, mas ricament,  
davant lo rei e puèi la reina  
que tota beutat supera,  
e se'n va lèu assetar  
car de manjar a grand talent.  
Primièr venon los bolhons  
portats per de donzelons.  
E jamai res manquèt pas  
de çò qu'un senhor pòt desirar,  
gruas, ostardas ni pavons,  
cignes, ni aucas ni capons,

<sup>1</sup> - Nom donat a Guenièvre dins lo roman

poules grasses ou perdrix,  
pain bluté et bon vin.  
Il y avait de tout largement  
et chacun était occupé à manger.  
C'est alors qu'on vit entrer,  
monté sur un roncín gris,  
un jeune homme grand, beau et noble,  
qui s'avança avec beaucoup d'aisance.  
Je crois qu'on n'a jamais vu  
homme né de mère,  
plus beau et mieux fait que lui.  
Ses épaules étaient très larges,  
son visage beau et bien dessiné.  
Il avait les yeux tendres et rieurs,  
les cheveux blonds et brillants,  
les bras musclés et bien carrés,  
les mains belles et les doigts longs.  
Il était délié de la taille  
et bien large de l'enfourchure.  
Ses jambes étaient droites et longues,  
ses pieds cambrés et bien faits.  
Il avait une tunique bien taillée  
dans un tissu chatoyant  
et des chausses du même drap ;  
et sur la tête, il portait une couronne  
joliment tressée de fleurs fraîches  
de toutes les couleurs.  
Son visage était rouge  
car il avait été exposé au soleil  
Dès qu'il fut entré dans la salle,  
il descendit de son roncín,  
il chercha du regard qui était le roi,  
et vint aussitôt vers lui,  
plein de joie et d'allégresse.  
Il se met à genoux  
et commence à exposer sa requête :  
« Que le seigneur qui a créé le firmament  
qui donne au monde tout ce qui existe,  
et qui n'a personne au-dessus de lui,  
sauve le roi et ceux qui l'entourent ! »

grassas galinas ni perditz,  
pans de froment ni bons vins,  
que de tot i a largament,  
e cadun a manjar s'apren.  
Alara veguèron intrar,  
cavalcant un rossin gris  
un donzèl grand e bèl e gent,  
que s'avancèt plan bravament.  
Cresi que jamai se veguèsse  
òme nascut de maire  
de melhor biais que non pas el.  
Aviá las espatlas plan largas  
la cara bèla e ben formada,  
los uòlhs amoroses e risents,  
los pels saurs e resplendents,  
los braces gròsses e cairats,  
e las mans bèlas, los dets longs.  
Èra desligat de la talha  
e ben larg de la forcadura,  
amb las cambas drechas e grandas  
e los pès ben arcats e solids.  
Aviá una gonèla ben talhada  
d'un teissut mirgalhat  
e de cauças del meteís drap.  
Aviá sul cap una garlanda  
ben trenada de flors novèlas  
de totas las colors.  
Aviá la cara vermelha  
del solelh que l'aviá cremada.  
E quand aguèt dintrat dins la sala  
e davalat de son rossin,  
cerquèt dels uèlhs qual èra lo rei,  
puèi li venguèt lèu  
alegre e joiós  
e se metèt de genolhons.  
Puèi li diguèt aquestas paraulas :  
« Que lo Senhor que faguèt lo tròn  
e qu'al mond dona tot qu'es  
e qu'a pas degun al dessus d'el,  
salve lo rei e los que son amb el ! »

## L'adoubement

*Jaufré, qui n'est encore qu'un simple écuyer, demande à Arthur de le faire chevalier. Le roi promet. À ce moment-là un guerrier à cheval, nommé Taulat de Rougemont, surgit violemment, traverse la salle et tue un chevalier de la Table Ronde qu'il laisse mort aux pieds de la reine en insultant le roi. Jaufré demande à être adoubé sur le champ pour poursuivre ce provocateur. Après discussion avec ses chevaliers, le roi accepte.*

v. 666-713

Le roi demande à deux écuyers  
de lui apporter son équipement :  
une bonne lance, un bel écu,  
un heaume, une épée tranchante,  
des éperons et un cheval de valeur.  
Et quand ils eurent tout apporté  
comme le roi l'a commandé,  
ils font vêtir en guerre le jeune homme  
ensuite ils lui passent le haubert.  
Le roi lui chausse l'éperon droit,  
lui ceint l'épée au côté gauche,  
et lui donne un baiser sur la bouche  
Puis il lui demande son nom :  
« Seigneur, Jaufré, fils de Dozon,  
voilà le nom que j'ai en la terre d'où je suis. »  
À ce nom de Dozon,  
le roi se prit à soupirer,  
et tout en soupirant :  
« Quel chevalier et de quel prix,  
barons, dit-il, ce Dozon !  
Ce fut un chevalier vaillant et instruit  
de ma table et de ma cour  
et jamais aucun chevalier  
ne put le vaincre en bataille.  
[...]  
Pendant qu'ils parlaient ainsi,  
un écuyer amène devant  
Jaufré un cheval balzan :  
il saisit l'arçon d'une main,  
et du sol même,  
sans prendre appui sur l'étrier,  
il saute tout équipé sur le cheval.  
Puis il demande son écu  
et sa lance : on les lui donne.  
Il empoigne la lance et pique de l'éperon,  
après avoir recommandé le roi à Dieu  
et pris congé des autres convives.  
Il sort de la salle au galop.  
Son cheval qui a fière allure

## L'adobament de Jaufre

*Jaufre, qu'encara es pas qu'un simple escudière, demanda a Artur de lo far cavalièr. Lo rei ne fa promessa. Es alara qu'un guerrièr sus son caval, Taulat de Rougemont, dintra dins la sala, la travèrsa e va nafrar a mort un cavalièr de la cort. L'escampa als pès de la reina e insolenta lo rei. Jaufre suplica lo rei de l'adobar sul pic per que pòsca perseguir aqueste provocator qu'aprendrà lèu que s'apèla Taulat, e que serà sa quista principala. Lo rei accepta.*

v. 666-713

Lo rei sona sos escudiers  
que li pòrten sa garnison :  
lança e escut bèl e bon,  
èlme e espasa trencanta,  
esperons e caval present.  
E quand o an tot portat  
coma lo rei a comandat,  
fan lo donzèl vestir  
e de l'aubèrc garnir ;  
Lo rei li cauça l'esperon dèstre  
e cenh lo bran al latz senèstre.  
E l'a en la boca baisat,  
puèi a son nom demandat.  
« Sénher : Jaufre, lo filh de Dozon,  
vaquí lo nom qu'ai dins la tèrra mieuna. »  
E quand lo rei ausís parlar  
de Dozon, se pren a sospirar  
e en sospirant respond :  
« Barons, qual cavalièr e quant èra presat,  
aquele Dozon, ditz lo rei !  
De ma taula e de ma cort foguèt,  
cavalièr cortés e valent,  
e jamai foguèt pas vencit  
per degun a la batalha.  
Degun dins tota ma tèrra  
foguèt tan fòrt coma el  
ni tan famós a la guèrra. » [...]  
E mentre que parlavan aital  
un escudière li adutz  
a Jaufre un caval baussan<sup>2</sup>.  
Pren l'arson d'una man  
e sauta sul caval,  
de pel sòl, tot equipat  
sens tocar ges d'estriu.  
Puèi son escut demanda  
e sa lança ; òm la li dona,  
e el la pren, puèi esperona  
e lo rei a Dieu comanda  
e dels autres pren congiet.

<sup>2</sup> Balzan : bai avec les pieds blancs.

file comme une flèche.

Puèi sortís de la sala al galaup.  
Lo caval qu'èra bèl e fièr  
landa coma un cairèl<sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> un cairèl es una sageta agusada de quatre costats.

## Le premier combat

*La première noble cause qui s'impose à Jaufré est de venger deux chevaliers tués et un autre blessé par l'orgueilleux et brutal Estout de Verfeuil. Il cherche celui-ci, le trouve enfin, lui demande raison de ses crimes. Après l'échange rituel de menaces et d'insultes, ils se préparent à combattre.*

v. 1055-1183

Alors Estout a pris du champ  
et Jaufré s'est préparé  
au combat qu'il attend.  
Puis ils ont couru l'un contre l'autre  
au galop de leurs chevaux.  
Estout a frappé Jaufré  
juste à la boucle de l'écu  
et le lui a fendu et rompu  
si bien que la lance  
l'a transpercé  
et a démaillé le haubert  
du côté gauche.  
Mais elle n'a pas touché la chair.  
Jaufré lui aussi a asséné  
sur l'écu de son adversaire un tel coup  
qu'il lui a fait perdre les deux étrières  
et l'a obligé à vider les arçons,  
si violemment qu'il a failli se rompre le cou  
en tombant. Sa tête a frappé le sol d'  
un tel coup qu'il en est resté étourdi.  
Mais aussitôt il s'est relevé d'un bond,  
a tiré l'épée, sans attendre,  
en homme de guerre avisé,  
vers Jaufré il s'est élancé,  
plein de colère et de rage  
et Jaufré, le voyant, descend  
de son cheval qu'il ne veut pas voir  
blessé, mutilé ni tué.  
Et il met l'écu devant sa poitrine,  
et Estout y porte de tels coups  
d'épée, en homme fou de rage,  
qu'il le fend d'un bord à l'autre,  
puis il retire l'épée vers lui.  
« Par saint Pierre, s'écrie Jaufré,  
vous croyez prendre une cruelle vengeance,  
mais, si je peux, je vous la vendrai cher. »  
Et il lui donne sur le heaume  
un tel coup qu'il en fait jaillir du feu,  
mais sans toutefois l'entamer plus  
que s'il ne l'avait pas touché.  
Et Estout lui aussi l'a assailli  
si violemment qu'il lui a taillé  
le premier quartier de l'écu  
et un bout du haubert,

## Lo primier combat

*La primiera nòbla causa que s'impausa a Jaufre es de venjar dos cavalièrs tuats e un autre nafrat per lo fièr e brutal Estot de Verfuèlh. Lo cèrca, a la fin lo tròba e li demanda rason de sos crimis. Aprèp l'escambi ritual de menaçs e d'escòrnas, se preparan a combatre.*

v. 1055-1183

Estot d'el s'es alunhat,  
E Jaufre s'es preparat  
al combat qu'espèra.  
Puèi l'un vèrs l'autre an corregut  
al galaup de lors cavals.  
E Estot a ferit Jaufre  
just a la bocla de l'escut  
e l'a e asclat e romput  
de tal biais que la lança  
a passat de l'autre part  
e que l'albèrc a desmalhat  
del senèstre costat.  
Mas la carn non a tocat.  
Jaufre el tanben a trucat  
tan bravement sus l'escut  
que los dos estrius li a trencats  
e dels arçons l'a escampat  
tan fòrt que manquèt de se copar lo còl  
en tombant. Son cap tustèt  
tan dur que ne foguèt estabosit.  
Mas aitanlèu s'es auborat,  
a tirat lo bran, sens esperar,  
e, en òme de guèrra avisat,  
cap a Jaufre s'es mes a còrrer  
irat e plen de ràbia,  
e Jaufre, quand lo vei, davala  
de son caval que vòl pas  
que siá macat ni nafrat, ni tuat.  
E se met davant lo pitre l'escut.  
E Estot tabasa tant e tant dessús,  
de l'espasa, en òme enrabiât,  
que lo fend d'un bòrd a l'autre,  
puèi tira l'espasa vèrs se.  
« Per sant Pèire ! çò ditz Jaufre,  
Malament vos pensatz venjar,  
mas, se pòdi, vos o vendrai car. »  
E li dona sus l'èlme  
un tal truc que ne fa gisclar de fuòc,  
mas sens mai l'entamenar  
que se l'aguèsse pas tocat.  
E Estot el tanben l'a tant atacat  
que li a trencat  
lo primier cantèl de l'escut  
e un tròç de l'albèrc,

et il a fait sauter son épée  
 à terre si vite et si fort  
 qu'il lui a rasé le talon et coupé l'éperon.  
 Jaufré a pu esquiver  
 mais non sans admirer  
 la force du coup qu'il a vu porter.  
 Plein de courroux, il se mit à frapper  
 Estout sur son heaume brillant  
 si bien que l'épée se rompit  
 et se partagea en deux,  
 mais sans entamer le heaume.  
 « Eh, Dieu, dit Jaufré, qu'est ceci ? »  
 Qu'il aille au diable celui qui t'a fait  
 ce heaume si bien trempé  
 que mon épée s'y est rompue. »  
 Et Estout ne fut pas mécontent  
 de voir à terre la moitié  
 de l'épée de Jaufré. Cela lui plut fort.  
 Alors, il asséna sur le heaume  
 du fils de Dozon un coup en règle  
 si bien qu'il lui en arracha un quartier  
 avec le nasal jusqu'à la ventaille.  
 Le combat aurait fini là  
 si Jaufré n'avait pas levé son écu  
 qui reçut le choc  
 et en fut ébréché d'une paume.  
 « Chevalier, tu me frappes durement,  
 dit Jaufré, et je me demande si je suis envoûté  
 car, quelque coup que je donne,  
 je ne peux entamer ton heaume. »  
 Mais il lui donne avec la moitié de l'épée  
 qu'il tient un tel coup qu'il le jette à terre,  
 tout étourdi et privé  
 de la vue et de l'ouïe.  
 Et Estout qui se sent blessé  
 se lève tout étourdi  
 et comme un homme qui n'y voit pas,  
 il croit devant lui trouver Jaufré  
 mais c'est la terre qu'il frappe  
 de son épée qui s'y enfonce de la moitié.  
 Et, je vous le dis, s'il avait touché Jaufré,  
 il l'aurait coupé en deux.  
 Mais Jaufré, en homme avisé,  
 soudain lui fonce dessus,  
 jette son écu  
 et son épée, ou ce qu'il en reste,  
 et il le serre entre ses bras  
 et le broie si durement  
 qu'il lui fait craquer les côtes.  
 Estout s'écroule, n'en pouvant plus,  
 et son épée qui est si bonne  
 tombe par terre, inutile.  
 Jaufré commence à délayer  
 son heaume pour l'ôter de sa tête,  
 puis regardant autour de lui,

e li a escampat l'espasa  
 en tèrra tan lèu e tan fòrt  
 que li a rasat lo talon e copat l'esperon.  
 Jaufre s'es poscut gandilhar  
 mas non sens remirar  
 la fòrça del truc que veguèt donar.  
 Emmaliciat, se met a ferir  
 Estot sus son èlme lusent  
 tant que l'espasa se rompèt  
 e en dos se partiguèt  
 mas sens entamenar l'èlme.  
 « E, Dieu, ditz Jaufre, qu'es aquò ? »  
 Qu'ane al diable lo que t'a fach  
 aquel èlme tan trempat  
 que mon espasa se i es rompuda. »  
 E Estot foguèt pas malcontent  
 de veire per sòl la mitat  
 de l'espasa de Jaufre. Li agradèt plan.  
 E puèi tusta lo filh de Dozon  
 sus l'èlme, coma se deu,  
 tant qu'un quartier li'n desraba,  
 amb lo nasal fins a la ventalha.  
 Lo combat seriá estat acabat,  
 Jaufre aguèsse pas levat son escut  
 que recebèt lo truc  
 e foguèt mai brecat d'un palm.  
 « Cavalièr, malament me fers,  
 ditz Jaufre, e ieu non sai se  
 soi encantat perqué, cossí que siá,  
 quand te tusti dessús,  
 ton èlme pòdi pas entamenar. »  
 Mas li dona amb la mitat d'espasa que ten  
 un tal còp qu'en tèrra se tomba,  
 tot estabosit e privat  
 del veire e de l'ausir.  
 Estot, que se sent nafrat,  
 se lèva tot estabosit  
 e coma un òme que i vei pas  
 crei davant el d'agantar Jaufre  
 mas en la tèrra dona un tal còp  
 de son espasa que se i fica dedins de la mitat.  
 E, vos o disi, aguèsse tocat Jaufre,  
 l'auriá copat en dos.  
 Mas Jaufre, en òme avisat,  
 subran se ronça sus el,  
 e escampa son escut  
 e son espasa, çò que ne demòra.  
 E se met a l'embranchar en lo téner  
 e lo sarrar tan malament  
 que las còstas li fa crussir.  
 Estot tomba que se pòt pas mai téner,  
 e son espasa qu'es tan bona  
 va al sòl, que li fa pas mai mestier.  
 Jaufre comença de deslaçar  
 son èlme del cap per li levar.



il voit l'épée. Il l'a déjà levée  
et veut l'en frapper sur la tête.  
Mais Estout qui ne peut se sauver  
crie : « Chevalier, grâce !  
Ne me tue pas, et prends de moi  
la rançon que tu voudras.  
Je reconnais que tu m'as vaincu. »  
Jaufré répond : « Bien volontiers  
je te fais grâce à condition  
que tu fasses ce que je te dirai.  
- Seigneur, je ferai volontiers  
qu'il n'y a rien que vous demanderez  
que je ne fasse, s'il est en mon pouvoir.  
- Maintenant, dit Jaufré, lève-toi.  
Tu iras trouver le roi Arthur,  
là où il est, et te constituer prisonnier  
avec les chevaliers qui sont là.  
Mais tout ce que tu leur as pris,  
tu le leur rendras,  
et dis-lui que c'est moi qui t'envoie  
et raconte-lui exactement comment  
je t'ai vaincu par les armes.  
- Seigneur, bien volontiers, par le Christ,  
dit Estout, je ferai tout cela.  
- Cela, dit Jaufré, et encore ceci :  
le heaume et le haubert et l'écu  
et l'épée avec lesquels tu as rompu les miens,  
tu me les donneras. – Seigneur, bien sûr !  
- Lève la main et prête serment.  
- Certes oui, Seigneur, sans nulle tromperie. »

Puèi agachant a l'entorn d'el  
vei l'espasa. L'a ja levada  
e lo vòl ferir sul cap.  
Mas Estot que pòt pas mai gandar  
crida : « Cavalier, mercé !  
Me tues pas, e pren de me  
la rançon que voldràs.  
Conoissi ben que m'as vencut. »  
Jaufre respond : « Molt volontiers  
aurai mercé mas a condicion  
que fagas çò que te dirai.  
- Sénher, volontiers o farai  
que res ja non demandaretz  
que non faga, a mon poder.  
- Ara, ditz Jaufre, lèva-te.  
Anaràs cap al rei Artur,  
aquí ont es, metre en sa preson  
amb los cavalièrs que son aquí.  
Mas tot ç que lor as levat  
coma l'as pres, lor rendràs,  
e diga-li qu'a el te mandi  
e conta-li exactament coma  
t'ai per las armas conquistat.  
- Sénher, molt volontiers, per Crist,  
ditz Estot, tot aiçò farai.  
- Aquò, ditz Jaufre, encara mai :  
l'albèrc e l'èlme e l'escut  
e lo bran amb quals as romput los meus  
me rendràs. – Sénher, òc-ben !  
- Dreïça la man, e prèsta jurament.  
- Òc-ben, Sénher, e sens engana. »

## Le chevalier dormeur

*Jaufré le preux a mis hors d'état de nuire toutes sortes de criminels, deux chevaliers, un sergent, et deux lépreux dont l'un volait les enfants pour que l'autre puisse se baigner dans leur sang, et il a déjà délioré une centaine de prisonniers innocents qu'il a envoyés à Arthur pour preuve de sa bravoure. Mais il éprouve soudain, à la suite de ces épreuves, une grande fatigue, et il entre pour se reposer dans le verger du château de Montbrun dont il trouve la porte ouverte. Il se croit au Paradis. Il libère son cheval et se couche dans l'herbe, la tête sur l'écu, et s'endort. Mais sa présence dérange les oiseaux que Brunissen, la dame du château, aime écouter la nuit avec ses suivantes. Quand Brunissen se rend compte qu'un intrus dort dans son verger, elle envoie son sénéchal le chercher. Celui-ci le réveille, lui crie de se lever. Mais Jaufré n'a nulle intention de le faire et dit qu'il se battra plutôt que de ne pas dormir tout son soûl.. et le temps que le sénéchal se fasse apporter ses armes, le voici à nouveau endormi.*

v. 3248-3282

Jaufré s'est remis à dormir,  
et il dort jusqu'à ce que l'écuier  
ait apporté au chevalier ses armes  
et amené son cheval.  
Puis le sénéchal crie : « Lève-toi, vassal,  
tu as devant toi un chevalier ! »  
Mais Jaufré ne dit mot,  
il dort profondément.  
Alors il le secoue et le pousse,  
jusqu'à ce qu'il l'ait réveillé.  
Quand Jaufré voit comment il le traite,  
il se lève pour répondre.  
« Chevalier, dit-il, c'est un grand péché  
que tu fais envers moi, en ne me laissant pas  
dormir, quand je suis fatigué,  
et si épuisé que je n'en peux plus.  
Mais puisque c'est ta volonté  
de combattre contre moi,  
si de ton cheval je réussis à t'abattre,  
me laisseras-tu dormir ? – Oui,  
dit le sénéchal, par Dieu !  
n'aie aucune crainte à ce sujet. »  
Alors Jaufré court à son cheval,  
lui met le mors, le sangle,  
et aussitôt saute en selle,  
et s'élance impétueusement  
à l'endroit où était le sénéchal.  
Celui-ci avec furie  
se précipite pour le frapper,  
mais il ne peut l'ébranler ni le faire tomber.  
Et Jaufré lui donne un tel coup

## Lo cavalièr dormilhós

*Jaufre lo pros a desfach tota mena d'enemics e de maufatans, dos cavalièrs, un sergent, un leprós raubaire d'enfants, e a ja desliurat un centenat de victimas inocentas que manda a Artur per pròva de son meriti. Mas li ven de sas espròvas una lassiera granda e per se pausar dintra dins lo vergièr del castèl de Montbrun que ne tròba la pòrta dobèrta. Li sembla d'èsser dins l'òrt del Paradís. Laissa pàisser son caval e se colca dins l'èrba, lo cap sus l'escut e s'endormís. Mas sa preséncia destorba los aucèls que Brunissen, la dòna del castèl, a costuma d'escotar de nuèch amb sas companhas. Quand Brunissen se maina qu'un intrús dormís dins son vergièr, lo fa cercar per son senescal que lo desrevelha, li crida de se levar. Mas Jaufre a pas l'intencion d'o far e ditz que se batrà puslèu que de dormir pas son sadol... e lo temps que lo senescal se faga portar sas armas, lo vaquí tornamai endormit.*

v. 3248-3282

E Jaufre a tornat dormir  
e dormís fins que l'escudier  
aja portat al cavalièr  
sas armas e aduch son caval.  
Puèi lo senescal crida « Vai sus, vassal,  
qu'as davant tu un cavalièr ! »  
Jaufre a pas dich un mot,  
que totjorn dormís coma un soc.  
El lo bolega e lo buta  
fins que l'aja desrevelhat.  
Quand vei coma lo tracta mal  
se lèva per respondre :  
« Cavalièr, çò ditz, me fas  
grand dòl, que me laissas pas  
dormir quand soi cansat  
e tan las que ne pòdi pas mai.  
Mas s'es ta volontat,  
de combatre contra ieu,  
se de ton caval te pòdi abatre,  
me laisseràs puèi dormir ? – Òc-ben !  
çò ditz lo senescal, per Dieu,  
ajas pas paur per aquò. »  
E Jaufre cor a son caval,  
li met lo fren, e puèi lo cengla,  
aitanlèu li sauta dessus,  
e se ronça a l'endrech  
ont èra lo senescal.  
E lo senescal enrabiât  
ven vèrs el per lo ferir  
mas lo fa pas trantalhar ni tombar.  
E Jaufre lo tusta tan fòrt

qu'il le fait choir à terre.

« Et maintenant, dit-il, si cela ne vous gêne pas, vous me laisserez dormir, je pense, puisque vous en avez convenu, de bonne foi. »

*Aussitôt il se couche et s'endort. Il sera ainsi réveillé deux autres fois de la même manière, et semblablement il se relèvera, tout endormi, le temps de jeter à terre les imprudents qui prétendent le réveiller... avant de plonger à nouveau comme un enfant dans un sommeil bienheureux. On finira par l'emmener auprès de Brunissen comme un paquet, en le prenant par les jambes et par les épaules, une entrée bien peu glorieuse pour la première rencontre avec celle qu'il doit aimer et servir.*

qu'en tèrra l'a mes.

« Ara, ditz el, s'aquò vos geina pas, me laissaretz dormir, me pensi, que n'avètz convengut de bona fe. »

*Se colca aitanlèu e s'endormís. Serà desrevelhat dos autres còps del meteís biais, e tot parièr se leverà tot dormilhós lo temps de getar pel sòl los imprudents que lo vòlon desrevelhar...abans de tornar cabussar coma un nen dins lo sòm benurós. Serà fin finala portat en cò de Brunissen coma un fais, per las cambas e las espatlas : una intrada gaire gloriosa per lo primièr rescontre amb la que deu aimar e servir.*

## Le chevalier noir

*Au cœur d'une forêt, Jaufré rencontre une vieille femme horrible, une sorte d'ogresse terrifiante. Alors qu'il la salue honnêtement, elle l'insulte et lui dit de s'en retourner, s'il ne veut pas mourir. Jaufré, surpris, n'en fait aucun cas. Il s'en remet à Dieu et poursuit son chemin.*

v. 5269–5440

Et sur ce, le voilà parti,  
il marcha tant qu'il arriva  
en vue d'une petite chapelle  
où un ermite desservait  
l'autel de la Sainte Trinité.  
Soudain, un chevalier armé  
noir comme le charbon,  
monté sur un cheval noir  
portant lance et bouclier noirs,  
fond sur lui d'un grand élan  
et aussitôt lui donne  
tant de coups si violents  
que Jaufré tombe à terre.  
Il est plein de honte et de douleur  
d'être ainsi tombé,  
et se relève aussitôt.  
Il tire son épée  
et, se protégeant avec l'écu,  
s'avance vers le chevalier  
mais il ne le trouve ni ne le voit  
ni ne sait par où il est parti.  
Il en est tout ébaubi,  
regarde de haut en bas,  
et ne voit aucun chevalier,  
aucun cheval, personne.  
« Dieu, dit-il, quelle aventure !  
Où est passé le chevalier ? »  
Il remonte sur son cheval,  
et aussitôt qu'il est en selle,  
le chevalier revient  
et, prêt à l'attaque, fonce.  
Mais Jaufré l'a vu venir  
et s'est préparé lui aussi,  
il arrive sur lui avec furie,  
aussi vite que son cheval peut aller,  
et ils se donnent de si grands coups  
que tous deux ont roulé à terre.  
Alors Jaufré se relève vite,  
furieux, brave et farouche,  
et il se rue, l'écu au bras,  
contre celui qui l'a jeté à bas.  
Mais il ne le trouve ni ne le voit

## Lo cavalièr negre

*Dins l'espès d'un bòsc, Jaufre rescontra una vièlha afrosa, una mena d'ogressa espaventabla. Quand la saluda bravament, ela l'insolenta e li ditz de se'n tornar se vòl pas morir. Susprés, Jaufre ne fa pas cas. Se'n remet a Dieu e quita pas d'avançar.*

v. 5269–5440

E vaquí que partís d'aicí.  
Caminèt tro que veguèt  
una glèisa pro pichòta,  
ont un sant ermita serviá  
l'autar de la Santa Trinitat.  
Subran un cavalièr armat  
autant negre coma carbon  
e son caval negre tanben,  
coma sa lança e son escut,  
ven vèrs Jaufre, tot plen de vòlha,  
e aitanlèu li tusta dessus  
tant e de tal biais  
que Jaufre tomba pel sòl.  
Es plen de vergonha e de dòl  
d'èsser tombat aital,  
se tòrna levar al mai lèu.  
Tira son espasa  
e, se parant de l'escut,  
s'avança cap al cavalièr,  
mas ni lo tròba ni lo vei  
ni sap per ont es anat,  
e es tot esterlucat,  
agacha en naut e en bas  
e ges de cavalièr ni de caval  
vei, pas degun.  
« E Dieu, çò ditz, quala aventura !  
Ont a passat lo cavalièr ? »  
Tòrna montar sus son caval,  
e aitanlèu qu'a pojat,  
lo cavalièr tòrna venir,  
e prèst a l'ataca bombís.  
Mas Jaufre que l'a vist venir  
e s'es preparat tanben,  
li ven dessus enferonit,  
tant aviat coma son caval pòt anar,  
e se donan de trucs tan grands  
que totes dos a tèrra an rotlat.  
E Jaufre se tòrna lèu levar,  
irat e valent e ferotge,  
e se ronça amb l'escut al braç  
contra lo que l'a desrocat.  
Mas ni lo tròba, ni l'entend ni lo vei,

ni ne voit sur le chemin de traces  
 montrant d'où il est venu.  
 Il fut courroucé et hors de lui.  
 « Dieu, s'écrie-t-il, il s'est bien moqué de moi !  
 Comment ce chevalier a-t-il pu s'enfuir  
 aussi vite, je ne sais où ?  
 Je ne trouverai jamais où il se cache. »  
 Il regarde de tous côtés,  
 il revient à son cheval.  
 De nouveau, le chevalier surgit  
 et s'empresse sauvagement  
 en sifflant, soufflant et ronflant,  
 et il cogne sur l'écu de Jaufré  
 si fort qu'il le désarçonne,  
 et alors Jaufré le cogne à son tour  
 lui traverse et l'écu et le corps  
 tant que la lance dépasse  
 du fer et de la moitié du bois.  
 Il tombe à terre  
 car ses arçons ne l'ont pas retenu.  
 Et Jaufré se précipite sur lui  
 mais il ne le trouve pas, ne sait où il est.  
 Et il voit, sur le sol, la lance  
 dont il lui avait traversé le ventre !  
 « Sainte Marie, où donc est allé  
 ce diable, ce vaurien,  
 dit Jaufré. Je lui ai enfoncé  
 ma lance dans le corps d'une brasse,  
 je l'ai fait tomber  
 et je ne peux le voir ni le trouver !  
 Jamais on ne fit pareille guerre !  
 Je ne sais s'il se cache sous terre  
 ni par où il a disparu.  
 J'en appelle à vous, Saint Esprit ! »  
 Puis il revient à son cheval,  
 et aussitôt qu'il fut en selle,  
 le chevalier vient le frapper,  
 et le fait tomber.  
 Que vous dire d'autre sinon  
 qu'il continua à le mener ainsi  
 jusqu'au coucher du soleil et au soir.  
 Tant qu'il était à pied, il ne le voyait pas  
 mais quand il était en selle, il revenait,  
 l'attaquait, le désarçonnait  
 et disparaissait aussitôt.  
 Et Jaufré, dans un accès de mélancolie,  
 dit qu'il ne montera plus  
 à cheval, mais qu'il ira à pied,  
 jusqu'à la chapelle.  
 Il met sa lance sous le bras  
 et s'en va, tirant son cheval par la bride.  
 Pourtant le chevalier noir  
 à pied s'avance, de manière effrayante,  
 et la nuit est sombre et noire  
 et Jaufré l'entend à peine,

ni vei sul camin ges de piada  
 per mostrar d'ont es vengut.  
 Foguèt emmaliciat e esperdut.  
 « Dieu, çò ditz, m'a ben enganat !  
 Coma a fach per s'enfugir  
 tan lèu e sabi pas ont ?  
 Jamai trobarai ont s'escond ! »  
 Agacha en naut e en bas  
 e puèi tòrna a son caval.  
 Lo cavalièr tornamai espelis  
 e fort malament s'afanant,  
 siulant e bufant e roncant  
 coma fólzer del cèl tombant,  
 e tusta sus l'escut a Jaufre  
 tan fòrt que l'a abatut,  
 e Jaufre lo tusta tanben  
 l'escut e lo còs a traversat  
 tant que la lança a passat  
 del fèrre e de la mitat del fust.  
 Anèt en tèrra càser,  
 que sos arçons lo podián pas téner.  
 E Jaufre de li córrer dessus  
 mas lo tròba pas mai, sap pas ont es.  
 E vei al sòl jaire la lança  
 que li n'aviá traversat lo ventre.  
 « Santa Maria, ont es anat,  
 aquel diable, aquel maufatan,  
 ditz Jaufre, que li ai ja passada  
 ma lança dins lo còs d'una brassada  
 que lo faguèri càser,  
 e lo pòdi pas trobar ni veire !  
 Jamai m'an pas fach tala guèrra !  
 Non sai se se rescond jos tèrra,  
 ni per onte s'es avalit.  
 N'apèli a vos Sant Esperit ! »  
 E vèrs son caval es tornat,  
 e tanlèu que foguèt pojat,  
 lo cavalièr lo ven ferir,  
 e a tèrra lo fa tombar.  
 Que vos dire mai senon  
 qu'aïtal lo tenguèt de lònca  
 fins a solelh colc e jorn falit.  
 Tant qu'èra a pè, lo vesia pas  
 mas quand èra pojat, tornava,  
 l'atacava e lo desrocava  
 e aitanlèu s'avalissia.  
 E Jaufre per malenconiá  
 ditz que jamai non pojará  
 mas qu'a pè totjorn irà  
 fins que siá a la capèla.  
 Met la lança jos l'aissèla,  
 e pren lo caval per lo fren.  
 Pasmens lo cavalièr negre  
 a pè s'avança, d'un biais ferotge,  
 e la nuèch es negra e escura

mais le sentant venir,  
il pose sa lance à terre,  
tire son épée en qui il a toute confiance,  
et attend, l'écu au bras.  
Le chevalier le bouscule si fort  
dans un assaut si brutal  
qu'il a failli le jeter à terre,  
que de son heaume il fait sortir du feu.  
Jaufré, lui, l'a frappé  
sur le muscle du bras  
si violemment que toute l'épaule  
est emportée, ainsi que la moitié de l'écu.  
Mais cela l'a fort peu avancé  
parce que l'autre est toujours frais et intact  
comme si de rien n'était.

*Jaufré ne cède jamais, il résiste encore toute la nuit au chevalier noir. La lutte est longue et sauvage. Mais en se battant ainsi, ils font tant de bruit dans la forêt que l'ermite, troublé dans son sommeil, décide d'intervenir avec ses armes à lui, l'étole et l'eau bénite. Comme il arrive « en jetant de l'eau bénite et en disant des psaumes », voici que le chevalier noir s'enfuit épouvanté, comme un Diable qu'il est, ce que tout le monde, excepté le héros, avait compris !*

Le chevalier qui le voit venir  
le quitte soudain et s'enfuit  
aussi vite qu'il peut, en hurlant.  
Alors se lève un grand orage  
de pluie, de vent et de tonnerre.  
Et le Bon-homme dit ses oraisons  
et ses psaumes, et il prend Jaufré  
avec lui dans l'église.

e Jaufre l'entend a pena,  
mas quand lo sent venir,  
pausa sa lança pel sòl,  
traï lo bran que li fa fisança,  
e espèra, l'escut al braç.  
Mas lo cavalièr li a tan donat  
d'una ataca tan subta  
qu'a pro pena a tèrra l'a mes,  
de l'èlme fasent sortir de fuòc.  
E Jaufre l'es anat ferir  
sus lo muscle del braç  
tan fòrt que tota l'espata  
li copa e la mitat de l'escut.  
Mas aquò l'a gaire avançat  
que l'autre es totjorn san e frèsc  
coma se de res non èra.

*Jaufre cedís pas jamai, resistís encara tota la nuèch al cavalièr negre. La lucha es longa e ferotja. Fan tant de bruch a se batre dins la sèlva que l'ermita que son sòm n'es trebolat, decidís d'intervenir amb sas armas a el, que son l'estòla e l'aiga-senhada. Coma arriba « l'aiga getant e los salms disent », vaquí que lo cavalièr negre fugís espaventat, coma un Diable qu'es, çò que tot lo mond, levat l'erdi, aviá comprés !*

Lo cavalièr que lo vei venir  
quita Jaufre e se pren a fugir  
tant coma pòt, en tot cridant.  
E se lèva un auratge grand  
de pluèja, d'aura e de tròn.  
E lo bon òme ditz sas orasons  
e sos salms, e a pres Jaufre  
e dins la glèisa l'a mes.

## L'amour courtois

*Jaufré est enfin amené devant Brunissen, qui, en le voyant, s'adoucit. Elle est bientôt conquise. Mais il quitte le château de Montbrun qui résonne, trois fois par nuit, de cris de douleur mystérieux pour poursuivre sa quête chevaleresque. Après de nombreuses aventures, il finit par vaincre Taulat et rend la joie à tout le pays. Alors Brunissen lui offre à nouveau l'hospitalité et il l'accepte. A Montbrun, Jaufré raconte ses exploits tandis que Brunissen l'écoute, subjuguée.*

v.7323-7352

Au palais, ils tiennent assemblée  
et chacun conte ce qui lui plaît.  
Mais Brunissen n'a d'yeux et d'oreilles  
que pour Jaufré et pour ses paroles.  
Rien d'autre ne lui plaît.  
Souvent elle gémit et soupire,  
et elle tressaille, frissonne et pense mourir.  
Et en son cœur elle se demande déjà  
quand viendra le moment de tenir  
son bien-aimé entre ses bras.  
Et Jaufré d'autre part se consume  
et brûle d'amoureuse flamme,  
quand il voit sa personne si belle et courtoise  
qu'il se meurt de ne pas l'avoir auprès de lui.  
Dans ces sentiments ils ont passé la journée.  
Alors Brunissen a demandé  
qu'on fasse préparer son lit.  
Elle ira dormir et se reposer  
parce que la chaleur de la journée  
l'a un peu fatiguée.  
Puis de Jaufré elle s'est approchée  
et lui a dit à voix douce et tendrement :  
« Seigneur, vous irez vous coucher  
et Dieu vous donne le bonsoir  
et encore meilleur lever !  
Moi aussi j'irai reposer  
mais j'ai peur que vous ne vous enfuyiez,  
cette nuit quand nous serons couchés,  
comme vous avez fait la dernière fois.  
- Certes non, dit Jaufré, je ne le ferai pas. »

## L'amor cortés

*La colèra de Brunissen s'apasima de veire e d'escotar Jaufre. Es lèu conquistada. Mas Jaufre fugís lo castèl de Montbrun que, de nuèch coma de jorn, se i fan entendre de crits de dolor misteroses, per contunhar sa quista de cavalier. Fin finala, aprèp mai d'una aventura, se mesura amb Taulat e n'es victoriós, çò que rendrà la jòia al país tot. Alara Brunissen li ofrís tornamai l'ospitalitat e el ditz pas de non. A Montbrun, Jaufre es a contar sas batèstas e Brunissen a l'escotar, coma Didon Eneas, enfachinada.*

v.7323-7352

Al palais tenon lor solaç,  
car cadun conta çò que li platz.  
Mas Brunissen vei e ausís  
pas que Jaufre e çò que ditz.  
Res autre li agrada.  
Sovent se planh e sospira,  
e trefolis e fremís e pensa de morir.  
E dins son còr ja se demanda  
quand vendrà la sason de téner  
son ben aimat entre sos braces.  
E Jaufre d'autra part se làguia  
e brutla d'amorosa flama,  
quand vei sa persona genta e cortesa  
que se morís de l'aver pas amb el.  
Ansin an aquel jorn estats.  
E Brunissen a comandat  
qu'òm faga lèit aparelhar,  
qu'irà dormir e repausar  
que la calor de la jornada  
l'a un pauc alassada.  
Puèi de Jaufre s'es apropchada  
e li ditz tot suau e tot doç :  
« Sénher, vos anaretz jaire  
e Dieu vos done lo bon ser  
e al matin melhor levar !  
Qu'ieu m'irai atanben pausar  
mas ai paur que vos fugiscatz  
anuèch quand serem colcats,  
coma faguèretz l'autra fes.  
- O farai pas mai, çò ditz Jaufre. »

## L'amour de Jaufré

*Jaufré est couché dans un lit magnifiquement préparé mais, cette fois-ci, il ne peut dormir, tant Amour le tourmente. Il imagine ce qu'il peut et doit dire à Brunissen pour lui déclarer sa passion.*

v. 7385-7440

Et après y avoir bien réfléchi, il ne voit pas  
d'autre manière que de lui demander merci ;  
et il dit qu'il lui parlera ainsi  
dès qu'il pourra la voir seule :  
« Madame, votre grande beauté  
votre personne si gracieuse,  
vos yeux, votre bouche charmante,  
votre douce parole qui me descend dans le cœur,  
m'ont tellement pris, lié et enlacé,  
que vous m'avez laissé au monde  
dépossédé de tout.  
Tout est en votre pouvoir,  
mon cœur, mon savoir, ma raison,  
ma valeur, mon courage,  
ma joie et mon vouloir.  
De tout vous m'avez ôté la possession,  
tout est plus à vous qu'à moi.  
Et si je vous parle comme on parle à Dieu,,  
ne le prenez pas mal,  
car c'est Lui qui vous a donné ce pouvoir.  
Et, belle dame courtoise, pour l'amour de Lui  
qui vous a donné tant de Valeur,  
de Prix, d'esprit et de beauté,  
vous devez avoir pitié de moi  
parce que vous m'avez si bien conquis  
et lié et enlacé et pris,  
que je ne peux entendre ni voir,  
avoir de la joie ou du plaisir,  
sans votre amour, et si je ne l'ai pas  
je vous dis que j'en mourrai.  
Mais, par Dieu, belle et noble dame,  
vous ne voudrez pas je meure !  
Vous ne pouvez trouver ni dire  
aucune raison de me donner la mort.  
Je vous aime, c'est toute ma faute,  
et si pour cela vous voulez ma mort,  
m'est avis que vous ferez péché.  
Aucun droit ne vaut guère avec vous,  
puisque tout est en votre vouloir,  
mais vous devriez m'accorder merci  
et je vous le demande, belle dame courtoise... »  
« Je suis fou, je dis des folies  
de croire avoir son amour.  
Comment oserai-je l'en requérir ?

## L'amor de Jaufre

*Jaufre es colcat dins un lièch ricament alestit e parat, mas, aqueste còp, pòt pas dormir, qu'Amor lo carcanha. Imagina çò que pòt e deu dire a Brunissen per li far sa declaracion.*

v. 7385-7440

E quand a pro pensat, vei pas  
d'autre biais que de li demandar mercé ;  
e ditz qu'aïtal li parlarà,  
tre que la poirà veire soleta :  
« Dòna, la vòstra grand beutat  
e vòstre còs tan gent,  
vòstres uòlhs, vòstra boca plamenta,  
e lo dire tan doç que me ven al còr,  
m'an tament pres e ligat e laçat  
que m'avètz laissat dins lo mond  
despoderat de tot.  
Tot es en vòstre poder,  
mon còr, mon saber, ma rason,  
ma proesa, mon coratge,  
ma gaug e mon voler.  
De tot m'avètz desseparat,  
e tot es mai vòstre que mieu.  
E se vos parli coma a Dieu,  
o prengatz pas a mal,  
qu'El vos donèt aquel poder.  
E per l'amor d'El, dòna cortesa,  
que vos donèt tant de proesa,  
de prètz, de rason, de beutat,  
devètz de ieu aver pietat,  
perqué m'avètz ben conquistat  
e tan ligat, laçat e pres,  
que pòdi pas ausir ni veire  
aver de plaser ni de gaug,  
sens vòstre amor, e se non l'ai  
vos disi que ne morirai.  
A, per Dieu, dòna bèla e genta,  
voldretz pas que per vos morisca !  
Podètz pas trobar ni dire  
ges de rason de m'aucir.  
Vos aimi, es tota ma falta,  
e se per aquò volètz ma mòrt,  
pecat faretz, a mon vejaire.  
Mas amb vos ges de drech non val  
que tot es en vòstre voler,  
mas mercé me deuriatz donar,  
e la vos demandi, bèla dòna cortesa... »  
Soi ben fòl e disi de foliàs  
de creire d'aver son amor.  
Coma la gausariái pregar ?  
Ai pas tant de valor



Je n'ai pas tant de valeur  
qu'en moi elle puisse placer son amour !  
Elle, elle est très riche de nombreux biens  
et sa beauté est sans égale.  
Non, il n'y a personne au monde  
qui, si elle lui donnait son amour,  
n'en soit enthousiasmé.  
Je suis donc bien peu sensé  
de croire qu'elle me le donnera  
à moi qu'elle n'a jamais vu,  
et qu'elle ne connaît pas.  
Ôte-toi cet espoir de la tête  
car jamais il ne se réalisera.  
Va-t-en ! et dès demain mets-toi en route ! »

qu'en ieu son amor pòsca metre !  
Ela es rica de fòrça afars  
e sa beutat es sens egala.  
Non i a persona al mond  
que se li donèsse son amor,  
non foguèsse estrambordat.  
Doncas soi ben pauc senat  
de creire que lo me donarà  
a ieu que m'a pas jamai vist  
e que sap pas qual soi.  
Lèva-te aquel esper  
que jamai serà realitat.  
Vai-te'n, e deman pren ta rota !

## L'amour de Brunissen

*De son côté, Brunissen se plaint et soupire et prie Amour et Dieu de lui prêter assistance « contre ce mal qui torture plus que de raison »*

v. 7495-7555

C'est contre toute raison qu'Amour  
me tue et me met au supplice, moi qui  
fais tout ce qu'il me demande de faire.  
J'aime celui qu'il me dit d'aimer,  
comme il commande, moi je fais.  
À tort il me torture, il me semble,  
À tort ? Mais non, à bon droit,  
parce que je fais pas ce que je dois faire...  
Je le fais pourtant ! N'aimé-je pas Jaufré ?  
Mais non. Pour lui je ne fais rien  
de ce qu'il convient de faire pour un ami.  
Je crois bien l'aimer parce que je le dis.  
mais je ne fais rien de ce qu'il faudrait.  
Mes paroles ne valent pas un denier !  
Mais si ! Mais non ! Je suis folle  
et d'Amour je serai l'ennemie,  
car du moment que j'ai promis de l'aimer  
et que je ne l'aime pas, j'ai tort de me plaindre.  
S'il me torture et me donne la mort,  
il sera dans son droit et moi dans mon tort.  
Ah ! malheureuse ! que ferai-je donc ?  
Si Amour ne m'aide, je ne sais.  
En tout je me livre à son pouvoir,  
je ferai ce qu'il m'ordonnera.  
Amour commande qu'à Jaufré  
je donne mon cœur et ma personne,  
et que je lui abandonne tout  
pour qu'il fasse ce qu'il lui plaira,  
sans que j'aie rien à lui refuser,  
comme doit le faire une amie.  
Je le ferai bien volontiers,  
s'il lui plaît de m'en prier.  
Mais Amour ne peut vouloir  
que j'aie le prier la première.  
Ma gloire en serait toute abaissée.  
La dame a le privilège  
qui veut que ce soit l'homme qui la prie  
et elle qui écoute,  
et si cet amour ne lui plaît pas,  
elle ne doit pas l'écouter plus d'une fois,  
parce qu'elle ne doit donner d'espoir  
à celui qu'en son cœur elle ne veut satisfaire.  
Mais s'il lui plaît et lui convient,  
il faut qu'elle en soit priée trois fois.  
Car il n'y aura pas de honte

## L'amor de Brunissen

*De son costat, Brunissen se planh e sospira e prèga Amor e Dieu de li prestar ajuda contra « aquel mal que l'aucís contra rason ».*

v. 7495-7555

« Es sens rason qu'Amor  
m'aucís e me secuta, que ieu  
fau tot çò que me demanda de far.  
Aimi lo que me ditz d'aimar,  
coma el comanda ieu o fau.  
A tòrt m'aucís, me sembla.  
A tòrt ? Non pas, a bon drech,  
que fau pas çò que devi far...  
O fau pasmens ! Jaufre, l'aimi pas ?  
Non pas. Per el fau pas res  
de çò que se deu far per un amic.  
Cresi de ben l'aimar perquè o disi.  
Mas fau pas res de çò que fa mestier.  
Mon parlar val pas un denièr.  
Que si ! Que non ! soi bauja  
e d'Amor serai l' enemiga,  
que s'ai convengut de l'aimar  
e qu'o fau pas, ai tòrt de me plànher.  
Se donc m'aucís e me dona la mòrt,  
aurà lo drech e ieu lo tòrt.  
A malurosa, que farai ?  
S'Amor non me conselha, non sai.  
Del tot me meti en sa comanda,  
e farai tot çò que me manda.  
Amor comanda qu'a Jaufre  
done mon còr e ma persona,  
e que tot li abandone  
per que faga çò que li es bon,  
sens jamai res li refudar,  
qu'aital una amiga deu far.  
Aquò farai ben volontiers,  
se li plai de me'n pregar.  
Mas Amor pòt pas voler  
que ieu l'ane pregar primièra,  
que mon prètz tròp s'abaissariá ?  
La dòna a lo privilègi  
que l'òme la deu pregar  
e ela deu escotar,  
e s'aquel amor non li agrada,  
l'escota pas mai d'una fes,  
qu'a nul deu donar d'esper  
que dins son còr vòl pas recebre.  
E se li agrada e li conven  
fau que tres fes ne siá pregada.  
Car i aurà pas vergonha

à celui qui requiert son amour  
de la prier par trois fois,  
mais elle lui sera d'autant plus chère.  
Car on désire plus ardemment  
et plus avidement et plus obstinément  
ce que l'on veut obtenir  
sans pouvoir l'avoir ;  
mais quand on l'a, on le garde mieux  
que ce qu'on a obtenu sans prière.  
Chose bon marché n'est guère prisée.  
Ainsi la dame qui donne son amour  
sans en avoir été priée  
ne sera pas aussi honorée  
que celle qui s'est fait prier.  
C'est pourquoi je dois attendre  
que ce soit lui qui vienne me quérir d'amour.  
Mais, s'il ne le fait pas, qu'est-ce qu'il arrivera ? »

a lo que cèrca son amor  
de la pregar tres fes,  
mas li serà fòrça mai cara.  
Saique l'òm es mai desirós  
e mai cobés e voluntós  
de la causa qu'òm vòl quèrre  
quand òm la pòt pas aver ;  
mas quand òm l'a, es mièlhs servada  
que la qu'òm a gaire pregada.  
Car çò vil es gaire presat.  
E la dòna que son amor dona  
sens èsser estada pregada  
serà pas tant onorada  
que la qu'es estada pregada.  
Per aquò ieu devi esperar  
qu'el venga quèrre mon amor.  
Mas s'o fa pas, qu'arribarà ?

## La claire fontaine

*Le mariage se prépare. Jaufré et Brunissen, accompagnés d'un brillant cortège de dames, barons et chevaliers, se rendent en grande pompe à Cardeuil, à la cour d'Arthur, pour lui remettre l'orgueilleux Taulat qui l'avait outragé au début du roman et que Jaufré a vaincu et fait prisonnier.*

v. 8352-8444

Et joyeusement tous ensemble  
se sont mis en route.  
Et si l'on compte les cavaliers  
seulement, sans les autres personnes,  
ils sont bien trois mille cinq cents.  
Et bien mille cinq cents jeune filles,  
et mille dames avec elles.  
Ils ont chevauché ainsi pendant trois jours  
et ont dressé le camp à chaque étape,  
et le quatrième jour, ils sont arrivés  
dans une belle prairie à l'herbe  
haute et verte et fraîche et semée de fleurs  
d'où venait un doux parfum.  
Elle était tout le tour enclose  
des plus beaux arbres du monde.  
Au milieu, il y avait une fontaine  
vaste et profonde, claire et saine,  
qui arrosait cette prairie  
qui s'étendait sur un parcours d'une demi-journée.  
Mélian, pour la fraîcheur  
de l'herbe et pour le parfum  
qui sort des fleurs,  
et pour l'abondance de ses eaux,  
dit qu'ils feront étape à cet endroit.  
Et tous en sont d'accord,  
et ils dressent là leurs tentes.  
Soudain, voici que Jaufré entend  
quelque chose comme une plainte  
et un cri : « Sainte Marie ! »  
et « Dieu ! » et la voix pleine d'angoisse  
de quelqu'un qui criait de toutes ses forces.  
Jaufré aussitôt crie à un servent  
« Mes armes ! donnez-les moi,  
je vais aller là d'où vient cette voix. »  
Mélian dit : « Je vais y aller avec vous !  
- Pas du tout, dit Jaufré,  
ni vous ni un autre, par ma foi. »  
Et tout en s'équipant  
il saute sur son cheval,  
prend la lance et l'écu  
et s'en va précipitamment.  
Il arrive tout droit à la fontaine  
où il voit une jeune fille

## La font clara

*Lo maridatge s'aprèsta. Jaufre e Brunissen, acompanhats d'un cortègi ric de dònas, barons e cavalièrs, caminan a grand tren cap a Carduèlh, a la cort d'Artur, per li remettre lo fièr Taulat que l'otragèt a la debuta del roman e que Jaufre lo vencèt e faguèt presonier.*

v. 8352-8444

A grand alegria totes ensems  
se son mes en camin ;  
e s'òm compta los cavalièrs  
solament, sens las autras gents,  
son tres mila cinc cents  
e ben mila cinc cents joventas  
e mila dònas amb elas.  
Tres jorns aital an cavalcat,  
e per jornadas albergat,  
e al quart jorn, son arribats  
dins un prat verd d'èrba  
fresca e espessa e de flors bèlas  
dont veniá una flaira doça.  
Lo prat es claus tot a l'entorn  
dels arbres mai bèls del mond,  
e al mitan i a una font  
granda e prigonda, clara e sana,  
qu'asaiga tota aquela prada  
de mièja jornada de larg.  
E Melian per la verdor  
de l'èrba e per la flairor  
que de las flors ne sortís,  
e per l'aiga abondosa que i a,  
ditz qu'albergaràn aquí.  
E totes ne son consents,  
E tendon los tendas aquí.  
Subran Jaufre vaquí qu'ausís  
quicòm coma un planh  
e un crit « Santa Maria ! »  
e « Dieu ! » fòrça angoissós  
d'un que cridava tant coma podiá.  
E Jaufre crida en l'entendent :  
« Mas armas, donatz-me-las,  
que vau anar ont crida aquesta votz ! »  
Mélian ditz « Ieu vòli anar  
amb vos – Non pas, ditz Jaufre,  
ni vos ni autre, per ma fe. »  
E tot en s'équipant  
sauta sus son caval,  
pren la lança e l'escut,  
e se'n va al mai lèu,  
e ven tot drech cap a la font

qui se meurtrit et se maltraite  
 et égratigne son frais visage et sa poitrine,  
 et s'arrache les cheveux et les vêtements,  
 et dit avec des soupirs pleins d'angoisse  
 dès qu'elle voit arriver Jaufré :  
 « Seigneur, par Dieu, ayez pitié  
 d'une dame qui se noie ici même !  
 Seigneur, par Dieu, aidez-la !  
 Ce serait grand dommage et grande douleur  
 si elle périssait faute de secours.  
 A la fontaine elle était venue  
 se baigner, et l'eau est montée,  
 alors que d'habitude elle n'est pas profonde !  
 Franc chevalier, par pitié, aidez  
 la plus noble et la plus vertueuse,  
 la plus belle et la plus blanche  
 la plus courtoise des dames  
 qui ait jamais existé.  
 Jamais, nulle part,  
 on ne verra dame aussi accomplie. »  
 Jaufré regarde vers la fontaine  
 et, près de lui, il voit, en vérité,  
 la dame se noyer, mais en eau peu profonde  
 parfois sa tête sort de l'eau, parfois elle s'enfoncé .  
 Il descend vite de son cheval  
 et lui tend le bout de sa lance  
 pour la tirer à lui.  
 Mais il voit bien qu'elle n'y arrive pas,  
 et il s'allonge autant que possible  
 quand la jeune fille arrive en courant  
 et le pousse des deux mains  
 si fort qu'elle le fait basculer dans l'eau.  
 comme il était, tout armé  
 chaussé et habillé,  
 et après lui la jeune fille saute  
 et la dame la rejoint.  
 Tous trois s'enfoncent là-dedans.  
 Alors Jaufré a fort à faire  
 parce que l'eau est profonde et haute  
 et qu'il est tombé tout au fond,  
 comme il était, tout armé.  
 Son cheval est fou de rage,  
 quand il voit son seigneur entrer  
 dans l'eau. Et comme s'il savait parler  
 il brame, crie, hennit,  
 et se plaint de merveilleuse façon.  
 Jamais bête ne manifesta plus grande douleur.  
 Il gratte, frappe, mord le sol,  
 jette les pieds, court  
 jusqu'à la fontaine, en revient.

*Le cheval ayant ainsi donné le signal des « planhs », Mélian, Brunissen et plusieurs compagnons disent à leur tour plusieurs chants funèbres sur la mort supposée du héros. Pendant ce temps, Jaufré est conduit à travers la fontaine*

ont vei que s'aucís e nafra  
 una joventa que grafinha  
 sa fresca cara e sa peitrina,  
 e s'arranca los pels e los vestits,  
 e ditz amb d'angoissós sospirs  
 tre que vei arribar Jaufre :  
 « Sénher, per Dieu, ajatz mercé  
 d'una dòna que se nega aici !  
 Sénher, per Dieu, ajudatz-la !  
 que seriá grand pena e dolor  
 se morissiá sensa secors.  
 A la font s'èra venguda  
 banhar, e l'aiga es creguda,  
 que de costuma es pas tant prigonda !  
 Franc cavalier, per pietat, ajudatz  
 a la mai nòbla e verturosa,  
 a la mai bèla e la mai blanca,  
 a la dòna mai cortesa  
 que foguèsse jamai nascuda.  
 Jamai e pas enluòc  
 se veirà dòna tan complida. »  
 Jaufre agacha vèrs la font,  
 e pròche d'el, vei, de verai,  
 mas gaire prigond, la dòna se negar,  
 de fes lo cap sortís de l'aiga, de còp cabussa.  
 Davala a la lèsta de son caval  
 e li para la cima de la lança  
 per la tirar cap a el.  
 Mas vei que i arriba pas  
 e s'alonga tant coma pòt,  
 quand la joventa ven a la corsa  
 e lo buta de las doas mans  
 tant que dins l'aiga lo caplèva,  
 tal coma èra, tot armat  
 e cauçat e vestit,  
 e aprèp el bombís la joventa  
 e la dòna amb ela s'afondra.  
 Totes tres son intrats dedins.  
 Ara Jaufre s'endeven mal  
 que l'aiga es fòrça prigonda e nauta,  
 e i es tombat al fons,  
 coma èra, tot armat.  
 Son caval es enrabiât  
 quand vei son senhor intrar  
 dins l'aiga. E coma se saupèsse parlar  
 brama e crida e endilha,  
 e se planh d'un biais merveilleós.  
 Jamai bèstia menèt tan grand dòl.  
 Grata e tusta e mòrd lo sòl,  
 puèi geta los pès, se met a córrer  
 fins a la font, e puèi se'n torna.

*Es donc lo caval que dona lo senhal dels « planhs » que Mélian, Brunissen e d'autres companhons van dire puèi sus la mòrt supausada de l'eròi. D'aquel temps, Jaufre es menat a*

*dans le monde souterrain où il doit encore se battre pour défendre la dame contre le chevalier bien nommé « Félon ». Quand il aura terminé cette nouvelle mission, il traversera dans l'autre sens la fontaine enchantée, retrouvera Brunissen et sa suite, et la noce pourra se faire à Cardeuil.*

*travèrs la font dins un mond de jos l'aiga ont se deu encara batre per defendre la dòna contra lo cavalièr ben nomenat « Felon ». Quand aurà acabada aquesta mission novèla, tornarà traversar la font encantada e trobar Brunissen, e la nòça se poirà far a Carduèlh.*

## Largesse

*Les jeunes mariés sont revenus au château de Montbrun. Ils donnent une autre fête où l'on peut voir à l'œuvre les codes et les valeurs de la société chevaleresque, en particulier la « largesse », qui est la générosité, la prodigalité de richesses qui faisait le renom des cours occitanes au XII<sup>e</sup> siècle.*

v. 10775-10828

Tout le cortège est entré  
au château de Montbrun  
où Brunissen fait préparer  
un festin comme personne,  
riche ou pauvre, n'en a jamais vu.  
On ne peut imaginer  
ni gibier ni autres mets  
qui ne fût ici présenté  
et en abondance. Et tout le monde  
jongleresses et jongleurs  
ne mangèrent d'un mets quelconque  
si ce n'est dans des assiettes d'argent.  
Ils furent magnifiquement traités  
et quand ils eurent mangé,  
les jongleurs se levèrent,  
chacun prit son instrument,  
et on commença doucement  
à danser au milieu de la salle.  
Alors vous auriez vu se lever  
les dames car aucune n'y pouvait tenir  
ni ne voulait, ni ne savait.  
Au doux son des instruments  
chacune s'entend à merveille.  
Quand ils eurent longtemps dansé,  
Jaufré appela  
son sénéchal, pour lui dire :  
« Faites vite étendre  
au milieu de la salle un tapis  
et qu'il ne reste au château ni samit  
ni drap écarlate ni cendal  
qui ne soit apporté tout de suite,  
ainsi que l'or et l'argent ! »  
Le sénéchal partit aussitôt  
pour exécuter vite les ordres.  
Et quand il eut tout apporté,  
Jaufré se leva et fit signe  
de ne plus prononcer un mot,  
parce qu'il avait quelque chose à leur dire.  
Tous les invités se turent.  
Alors il fait appeler les jongleurs  
et les récompensa si généreusement  
que tous en furent très joyeux.  
Puis, il donna aux barons

## Largueza

*Los nòvis son tornats al castèl de Montbrun e donan una altra festa ont las costumaz e las valors cavalierescas fan miranda, e mai que mai la 'largueza', qu'es la generositat, la prodigalitat de riquesas que fasiá lo renom de las corts occitanas del sègle XII.*

v. 10775-10828

Son totes dintrats al castèl de Montbrun  
ont Brunissen fa aprestar  
un festin coma degun,  
paure o ric, pas jamai ne veguèt.  
Se pòt pas imaginar  
salvatgina o autre mangiscla  
qu'aicí non foguèsse presenta  
e largament. E totes las gents  
cavalièrs e sergents,  
soudadièras e joglars  
mangèron pas que dins  
d'escudèlas d'argent.  
Foguèron servits ricament,  
e quand totes aguèron manjat,  
li joglars levèron lo pè,  
cadun prenguèt son instrument,  
e comencèron doçament  
al mièg del palais a dançar.  
Adonc auriatz vist las dònas  
se levar, que pas una  
i podiá pas téner, nimai o voliá.  
Del doç son dels instruments,  
cadun a balar s'entend.  
Longament se desportèron  
puèi Jaufre sonèt  
son senescal per li dire :  
« Fasètz aviat expandir  
al mièg de la sala un tapis,  
e que demòre dins lo castèl  
ni **samit**, ni drap escarlat  
ni **cendal** que non siá portat  
e l'aur e l'argent tanben. »  
Lo senescal i anèt aitalèu  
coma li fuguèt comandat,  
e quand aguèt tot portat,  
Jaufre se levèt e faguèt signe  
de pas pus dire res  
qu'el aviá quicòm de lor dire.  
Alara se calèron totes.  
Puèi sonèt d'en primièr los joglars  
e los paguèt ricament,  
e cadun ne fuguèt fòrça urós.  
Puèi donèt als barons

et aux dames aussi ;  
bientôt, il ne resta sur le tapis  
une seule écuelle, un seul beau hanap,  
une seule pièce d'écarlate ou de tout autre drap  
qu'il ne leur eût fait distribuer.  
Je pense que personne n'avait vu  
donner aussi généreusement.  
Et personne ne put s'en plaindre.  
On dit, au contraire, qu'il n'y avait pas au monde  
prince ni seigneur  
qui fit montre de plus de largesse  
que Brunissen et Jaufré.

e a las dònas tanben  
tant que sul tapis demorèt  
ni escudèla ni hanap,  
ni drap ni autre teissut,  
que non aguèsse partejat.  
Cresi que degun veguèt pas jamai  
donar tant ricament.  
E degun se pòt pas plànher.  
Dison qu'al mond i a pas  
ni prince ni senhor,  
que donèsse mai largament  
que Brunissen e Jaufre.



# Perlongaments

Sur le site de la Sorbonne vous pourrez retrouver un dossier sur le roman *Jaufre*  
<http://theleme.enc.sorbonne.fr/dossiers/notice57.php>

*Jaufre*, fin XIII<sup>e</sup> siècle. Bibl. nat de Fr., fr. 2164 (f. 7). Fac-sim. ENC : AF 830 (photographie).

